

Chronique

Un facétieux a dit, un jour, que ça valait la peine d'avoir une rage de dents, pour la sensation exquise de bien-être que l'on éprouvait ensuite quand la douleur avait cessé.

Je puis en penser autant des vacances.

Quand le moment d'en jouir est arrivé, on ne regrette plus d'avoir travaillé toute l'année parce que les fatigues du travail nous font apprécier davantage les douceurs du rien faire.

Même, c'est au milieu de nos ennuis quotidiens, le point lumineux, le phare brillant vers lequel on aime à se tourner sans cesse.

On se répète pour ranimer son courage et se faire prendre patience :

—Attendons les vacances... quand viendront les vacances...

Et cette perspective, là, souriante, dore les plus amères pilules et nous aide à traverser les mauvais jours.

Puis, l'idée des vacances est constamment associée à ce qu'il y a de bon et de beau.

Dans notre imagination surgissent avec elle, des visions de fleurs, de roses, vous respirez les brises parfumées, vous entendez le babil et les rires sans qu'aucune ombre ne se glisse au tableau.

Les pluies, les brouillards, la température désagréable, toutes choses extrêmement probables, sont bannies de ces rêves ensoleillés, tant l'esprit est ingénieux à se donner le change, tant l'on veut parfait ce que l'on aime bien.

Une excentrique Américaine a publié dernièrement un volume sur "l'Art de se reposer".

Le thème de prime abord paraît assez étrange, cependant, quand on y réfléchit, il offre plusieurs sujets de réflexions sérieuses.

Les vacances sont synonymes de repos et combien peu comprennent cette signification. Le repos pour la plupart, c'est la vie la plus bruyante possible ; on choisit ce temps des va-

cances pour rechercher tous les amusements, toutes les fêtes et il semble qu'on n'a réellement joui de la villégiature que lorsqu'on est revenu à demi mort de fatigue.

Pourquoi sortir de la ville alors, puisqu'on y peut trouver si facilement le surmenage que l'on aime ?

Tout-à-fait dépourvue d'occupations quotidiennes mêmes, la vie à la ville est énervante. Cette foule que l'on croise à chaque instant, ce tapage des voitures, ces rumeurs bourdonnantes, ce bruit incessant qui fait vibrer jusqu'à l'air que l'on respire, tout contribue à nous tenir l'esprit en ébullition.

Sans que nous le voulions, sans que nous nous en rendions compte, l'imagination travaille, combine, nos facultés sont en éveil, et, les nerfs, toujours tendus, n'ont aucune occasion de se mettre au repos.

Aussi vivons-nous vite à la ville ; les jours passent et nous n'y voyons que du feu.

A la campagne, on sent vraiment le prix des heures, le repos est partout, au-dessus de nous, autour de nous, et le moissonneur, qui fait en ce moment, sa récolte, accomplit sa besogne silencieusement et lentement.

Cette atmosphère tranquille et calme nous pénètre et nous engourdit délicieusement.

C'est pourquoi l'habitant des campagnes est plus lourd et plus lent que celui des villes.

Tout, autour de lui, enseigne cette leçon. La fleur poussent sans bruit ; les arbres n'obéissent que mollement à la brise, et personne n'a le souci de troubler par des manifestations brayantes la nature quiète et cette poétique monotonie.

Le vrai repos est ennemi d'une lecture intéressante : lire est une fatigue intellectuelle.

Le vrai repos, c'est la vie au grand air, durant laquelle, on s'empêche de penser, où on admire silencieusement, de peur que les manifestations trop enthousiastes exigent une dépense de notre énergie.

Se reposer, c'est encore éloigner de soi, les évocations désagréables, com-

me les soucis du passé ou les inquiétudes de l'avenir.

"L'été, écrivait un auteur, a pour devise : ne me dérangez pas, ne me touchez pas et laissez-moi tranquille. Il fait trop chaud pour aimer. Il fait trop chaud pour haïr. L'été, c'est la saison d'une aimable indifférence..."

Si vous pouvez mettre en pratique ces conseils désintéressés, il ne me reste plus rien à ajouter sur les moyens à prendre pour jouir du repos en vacances.

Françoise.

À Travers les Livres, etc.

M. E.-Z. Massicotte vient de publier une édition superbe, considérablement augmentée de ses *Monographies des Plantes Canadiennes*, dont il a remplacé le titre par celui de *Cent Fleurs de mon Herbarium*.

Ces études sur le monde végétal sont mises à la portée de tous, et personne, maintenant, n'aura d'excuse pour ne pas connaître les principales plantes de notre flore canadienne.

Avouons-le avec l'auteur de ces monographies, les Canadiens-français sont d'une indifférence remarquable pour la botanique ; nous qui avons tant de plantes non-seulement à admirer mais également utiles à employer, pourquoi ne nous appliquerions-nous pas à étudier leur histoire et leurs propriétés ?

Le livre de M. Massicotte, en comblant une lacune, réveillera, espérons-le, l'amour et la curiosité des plantes de notre pays. A coup sûr, son étude attrayante et jolie sur le monde végétal, vaudra à son auteur la sympathie et l'admiration de tous ses lecteurs.

Cet herbier, orné de nombreuses gravures porte en dédicace : *A ma femme*, qui fut, nous assure-t-on, la collaboratrice charmante de cette œuvre rare.

Le livre est en vente chez ses éditeurs, librairie Beauchemin.

On souffre sans se plaindre d'un mal qui humilie.—Comtesse Diane.